



PRIX DES LECTEURS

2021

EN MUSIQUE

Vous pouvez voter pour votre texte préféré sur

www.boucbelair.fr

ou directement à la bibliothèque

jusqu'au 1er septembre



SOMMAIRE

Ecoute	p. 3
La vie en musique	p. 6
Les mots	p. 8
Requiem	p. 9
Symphonie	p.11
The sixth station.....	p.13
Hors compétition : Piano solo.....	p. 17

ECOUTE

Le monde était discordant.

Les cris dans les concerts, le grondement des moteurs, les plaintes stridentes des klaxons, le sifflement des outils sur un bâtiment en pleine construction. Les hurlements des jeunes enfants, le bourdonnement constant d'une foule, les rires gras des indiscrets sous les fenêtres le soir.

Rémi détestait tout cela.

Le monde était bruyant et dépourvu d'harmonie. Chaque moment passé dehors lui dévoilait une nouvelle cacophonie. Rémi vivait dans une maison calme et isolée des autres. Il en sortait le moins possible et minimisait tout contact avec les autres. Il savait la manière dont on parlait de lui au village, il avait entendu leurs chuchotements disgracieux. Les gens le trouvaient étrange. Rémi ne parlait jamais à personne, Rémi ne sortait que pour l'essentiel et c'était souvent lorsque le soir tombait. À leurs yeux, il était comme un drôle d'animal. Il se contentait de les ignorer, ils n'étaient pas capables de le comprendre.

Rémi poussa son caddie le long des rayons du petit supermarché blafard. Un enfant pleurait bruyamment, sa mère ne voulait pas lui offrir le jouet qu'il avait vu. Le jeune homme grinça des dents et essaya de l'ignorer. Un peu plus loin, un couple se disputait sans pudeur au milieu du rayon céréales. Rémi passa outre. Il attrapa le plus vite possible ses articles et les amena rapidement à la caisse. La caissière le salua d'un ton plat et il lui répondit par un son peu éloquent. Il paya et sortit sans une autre parole. Il marcha d'un pas vif, pressé de rentrer chez lui. Il vit plusieurs regards curieux et surpris se poser sur lui le long du chemin. Il ne sortait pas souvent après tout. Il arriva enfin chez lui et ouvrit la porte d'entrée qui émit un affreux gémissement en pivotant sur ses gonds. Il mangea en silence, comme il en avait l'habitude.

Lorsqu'il regarda par la fenêtre un peu plus tard, il constata qu'il faisait sombre. Il ouvrit sa fenêtre et n'entendit que le silence. La vie humaine s'était enfin éteinte. Il décida alors de sortir afin de profiter de l'air frais. Une petite marche ne pouvait lui faire de mal. Il déambula dans les rues désertes du village, observant distraitement ses alentours. Tout était plongé dans la pénombre. Alors qu'il s'apprêtait à rentrer, il entendit un bruit. Non c'était plutôt un son, une mélodie. *C'était harmonieux.* Rémi s'arrêta. Il aimait le silence, tout était bien trop désagréable à écouter dans ce monde. Pourtant ce qu'il était en train d'entendre, était beau. Il suivit le son avec fascination, le cœur battant d'anticipation. Il finit par déboucher dans une ruelle déserte. Un jeune homme était assis sur un banc, il jouait de la guitare. Il grattait doucement les cordes de son instrument avec une concentration intense. Rémi l'écouta en

silence durant un moment. Il n'était pas habitué à aimer le son. Enfin, le jeune homme sembla le remarquer et il s'arrêta de jouer.

— Bonsoir. Lui dit-il en souriant.

Sa voix était légère et mélodieuse. Rémi ne la trouva pas désagréable.

— Bonsoir. Répondit-il d'un ton hésitant.

Il n'était pas habitué à parler aux autres. Il était habitué à son silence confortable, tout ceci était nouveau.

— Excuse-moi, je fais trop de bruit ? Lui demanda poliment le jeune homme.

Rémi s'empressa de nier.

— Non. Répondit-il. C'est très beau.

— Merci. Dit le jeune homme en souriant.

Il recommença alors à jouer, fredonnant un air que Rémi n'avait jamais entendu. Il laissa son être s'imprégner de ce son, se sentant bouleversé. Le monde ne lui semblait plus aussi désagréable qu'il l'avait toujours été. Il était sûrement étrange de demeurer immobile et d'observer un inconnu avec une telle insistance, mais le jeune guitariste ne semblait pas en être dérangé. Au bout d'un moment, il tapota la place libre à côté de lui, invitant clairement Rémi à s'asseoir près de lui. Ce dernier s'exécuta en silence. Il vit alors avec précision la guitare. Chaque corde que le jeune homme tirait, émettait un son différent qui s'accordait parfaitement aux autres. C'était magnifique. Rémi était persuadé de sentir son corps vibrer avec les cordes. Ils restèrent ainsi un long moment. Finalement, le guitariste lui demanda :

— Tu aimes la musique ?

Rémi fronça les sourcils, déstabilisé. Il n'aimait pas grand-chose, il n'avait toujours écouté que le silence. C'était ce qui lui plaisait.

— Non. Répondit-il sincèrement.

Le jeune homme rit comme si l'on venait de lui raconter une plaisanterie particulièrement amusante, mais n'ajouta rien. Rémi resta silencieux comme il en avait l'habitude. Finalement ils se séparèrent et se souhaitèrent bonne nuit. Le mystérieux guitariste disparut dans la pénombre, son pas résonnant légèrement contre le pavé

Rémi revint la nuit suivante. Le jeune homme était toujours assis au même endroit, jouant inlassablement. Alors Rémi revint encore la nuit d'après. Et toutes celles qui suivirent. Il laissa ses croyances s'écrouler et le monde se transfigurer. Ils ne parlaient jamais beaucoup. Le jeune homme jouait et Rémi l'écoutait, cela leur convenait parfaitement. Un jour cependant, le guitariste lui demanda :

— Tu n'aimes toujours pas la musique ?

Rémi réfléchit durant un instant. Tout était différent.

— Je crois que si. Répondit-il.

Le jeune homme sourit. Il semblait satisfait.

Plus tard, Rémi cessa de fuir les autres. Le monde lui semblait moins trouble et il se surprenait à aimer des choses qu'il aurait détestées auparavant.

Il venait encore voir le guitariste pour l'écouter jouer. Après tout, c'était grâce à lui qu'il avait réellement commencé à écouter le monde qui l'entourait. Parfois il s'asseyait dans son canapé et écoutait le chant des oiseaux pendant de longues minutes. Il était bien ainsi.

Rémi songea que le monde n'était pas aussi affreux qu'il en avait l'air, en musique.

LA VIE EN MUSIQUE

En musique, la vie est source d'inspiration.

En musique, la vie est lieu de création.

En musique, la vie est tourbillon d'émotions.

En musique, la vie est peines et passions.

Légère comme le vent ou lourde comme un rocher,

Chaque mélodie s'envole pour aller se poser

Sur des chœurs battant à l'unisson.

En musique, la vie enchaîne parfois les fausses notes ;

En musique, la vie peut être seulement sur écoute :

Un casque sur les oreilles, un micro entre les mains, la bande-son joue mais la voix a sommeil.

DO-SI-le ou RE-SOL-ue, une mélodie FA-MI-lière berce des illusions qui, de concert, s'accordent pour créer un orchestre d'inconnus.

La musique est une rencontre, entre les souffles désordonnés du quotidien et ceux, bien plus rythmés, d'une flûte enchantée.

La musique est un langage universel, unique et magique, sensationnel, exceptionnel.

La musique est bonheur,

La musique est ardeur,

La musique est splendeur,

La musique est aus-SI-lence

– Car la parole est d'argent, mais le silence est DO-RE –

Elle peut être message qui se fiche droit dans les cœurs,

Ou encore RE-pétition ; bien que la vie soit avant tout une longue improvisation.

Lorsque l'on croit bien connaître sa partition, on découvre rapidement que le thème principal n'est plus celui que nous entendions, plus celui d'une sérénade.

Son existence, réglée comme du papier à musique, sonne soudain discordante et désaccordée. On veut changer de disque, changer d'air fredonné.

Des accords plaqués, dans nos cordes pincées, des couacs essoufflés, des situations frottées, Malgré les bémols de chaque mouvement de la pièce, on finit toujours par trouver la clé de sol qui harmonise les douleurs aiguës et les graves détresses.

En musique, la vie va bien plus vite qu'elle,

Alors que lors d'une vie piano, une vie au long terme, ton cœur bat, tu ris, et tu t'alanguis tard, Jusqu'au point d'orgue d'une longue ritournelle.

Ronde d'amis, Croche-pied, Blanche d'innocence, Noire énervée,

Le rythme de la vie change souvent de tempo. La pulsation qui bat dans les poitrines est celle qui détermine la variation des instants.

Dans une vie nuancée, qui va toujours crescendo, il est souvent difficile de se faire entendre dans la grande symphonie du monde des vivants.

Portée par une mélodie d'amalgames et d'arpèges, la musique sors de sa boîte et donne le La, pour être enchantée à pleine voix.

Les musiciens d'une vie n'ont pas de chef d'orchestre ; lorsqu'ils sont FA-tigués, le son diminue, et dans un accord final, la chanson s'est tue, c'est la fin d'une vie musicale.

LES MOTS

J'ai déposé mes mots le long de la portée, carmes mots chantants, les Parisiens s'en moquent mais moi je m'en moque d'avoir l'accent de chez moi. C'est celui de Pagnol ou celui de Giono, c'est surtout celui de ma Provence. On le traîne avec nous, à la semelle de nos chaussures. Certains veulent le perdre pour faire carrière, car il est de bon ton de parler sans accent. Ainsi pour subsister dans ce monde où tu gagnes assez pour vivre mais pas assez pour t'enfuir, ils vendent ton âme au diable, se damnant pour l'éternité. Moi je ne veux pas de compromis, je suis libre, je garde mon accent chantant. Méphisto reste où tu es, tu n'auras pas mon âme je ne suis pas à vendre. Je ne veux pas être parjure envers mes aïeux. Mon parler est ainsi, je garde mon phrasé jouant sur les diphtongues car provençal je suis et provençal je reste.

J'ai déposé mes mots le long de la portée, ils chantent mes collines, mes plaines, mes rivières mais aussi le soleil. Ils chantent le bruit des boules qui carambolent sous la fraîcheur des platanes, ils chantent aussi l'anis qui blanchit dans les verres, ils sont portés par le Mistral et comme un vol des gabians ils montent dans le ciel jusqu'à tutoyer Phoebus sans se brûler les ailes. Mes mots, je sais qu'ils ont besoin de divas pour pouvoir s'exprimer, de tribuns pour être déclamés, de spectateurs pour être écoutés et des critiques pour être détruits.

J'ai déposé mes mots le long de la portée. Tout le monde a un accent. Suivant où tu es né, la clé sur la portée sera de sol de fa ou bien d'ut. Il y aura en armure des dièses ou des bémols mais jamais de bécarres. Le ton sera majeur ou bien mineur mais jamais monocorde, jamais oh non jamais ! C'est ta musique, tu en es le compositeur, l'arrangeur, le chef d'orchestre. Garde-la au fond de toi, c'est ton bien le plus précieux. Alors n'aie jamais honte de l'accent de ton pays, porte le haut comme un drapeau, comme un étendard, comme une oriflamme qui claque au vent. C'est ta petite musique de nuit comme de jour. Tu dois la protéger.

J'ai déposé mes mots le long de la portée, j'y ai mis toute mon âme, tout mon espoir. Ces mots sont mon ADN, je sais qu'ils sont éphémères et fragiles comme le cristal. La vie doit être mise en musique, c'est pour cela qu'on l'aime.

REQUIEM

J'aimerais qu'il me fasse valser, mon homme

J'aimerais qu'il m'emmène dans un tourbillon sans fin, que ça tourne autour de moi, que tout tourne autour de moi jusqu'à en avoir le tournis, jusqu'à perdre tous les repères

J'aimerais qu'il me prenne fermement par la taille, que la fuite soit impossible, mais que la danse soit belle, sensuelle, à en perdre haleine

J'aimerais que ce tango de la dernière chance, ce tango du désespoir, soit le plus beau des tangos jamais dansé

J'aimerais qu'on me murmure à l'oreille les chansons que ma maman fredonnait pour que je m'endorme....

Maman, pourquoi t'es partie si tôt ?

Maman

J'aimerais pouvoir à mon tour te les chanter, à pleine voix toutes ces chansons,

J'aimerais que où que tu sois tu les entendes, que où que tu sois tu me souris, j'ai besoin de ce sourire, Maman, j'ai besoin de ton sourire

J'aimerais fumer tous les joints de la Terre en écoutant du reggae à fond, et que tout mon corps flotte au-dessus du vide, sans jamais tomber, que l'attraction terrestre n'ait plus de prise sur moi, sur ce corps qui s'alourdit chaque jour un peu plus

J'aimerais faire résonner la piste de danse en faisant des claquettes, que mes pieds virevoltent à n'en plus finir, à en avoir des crampes, sentir la douleur, ressentir la douleur, juste une fois, une dernière fois, dans ce corps qui m'abandonne

J'aimerais chanter, m'époumoner à perdre haleine, te chanter tel Pavarotti combien je t'aime mon homme, et combien je suis triste à chaque fois que je croise ton regard, toi qui ne vois plus qu'un sac d'os quand tu rentres dans la chambre, alors que je suis là, chéri, je suis encore là, encore un petit peu, regarde, regarde-moi, je peux encore sourire, approche, chéri, n'aies pas peur, je peux encore sourire, je le sens le petit muscle du coin des lèvres, il se contracte, regarde, chéri

J'aimerais danser un dernier rock, avec toi, ou même avec l'infirmier qui était de garde ce week-end, ou l'infirmière qui est venu ce matin, peu importe, danser un dernier rock, ma dernière danse, et tourner, tourner, tourner, quitte à ce que mon cœur lâche, là, en pleine danse

J'aimerais entendre le Requiem de Mozart, en entier, mais je sais que...je sais que si je l'écoute.... J'arriverai pas au bout.... Tout se qui reste de vie dans mon petit cœur qui continue encore vaillamment de battre, de lutter contre tout le reste qui se fait la malle... tout ce qui reste dans mon petit cœur s'envolera pendant l'écoute de ce morceau qui m'a accompagnée tout au long de ma vie, de la découverte à l'écoute en boucle quand je déprimais, jusqu'à maintenant.... Ma dernière musique...

Mais au moins je m'en irai comme j'ai vécu.... En musique....

SYMPHONIE

Au commencement était le silence. Intense. Pas un souffle de vie, aucun frémissement dans le feuillage, figé dans une immobilité parfaite. Dans l'attente d'un inéluctable réveil.

Repos dans la douceur de la nuit étoilée.

L'univers coiffe la campagne de son immensité. La Grande Ourse, Orion saluent la terre.

Une étoile signale sa course dans une tranquillité vertigineuse. Filante et silencieuse.

L'apparition d'une chouette étonne le guetteur. Aucune fausse note n'a dérangé l'harmonie de l'endormissement. Aucun bruissement d'ailes n'a troublé la qualité du silence. Plus sa profondeur est intense, plus l'éveil du matin enchantera l'homme solitaire.

La chouette repart dans le même parfait soupir comme sortie d'un rêve.

Premier frisson du matin. Premières notes après une nuit muette. Premiers murmures, timides. Les étoiles achèvent leur discours et s'éteignent silencieusement, une à une. Le ciel pâlit. Prémices d'un jour nouveau.

L'homme apprécie la plénitude de ce calme, dans l'attente du réveil.

Premier chant d'un coq. Soliste dans le jour naissant, prêt à mener une nouvelle sarabande.

Dans les buissons, les oiseaux sentent que l'heure est venue d'annoncer leur présence dans cet hymne à la vie. Que raconte cette petite musique ? Des mots d'amour, la préservation de l'espèce, un appel. Paisible concert matinal calmement orchestré. Poème symphonique. Qui en est le chef d'orchestre ?

L'homme aime la magie du lever du jour quand le vent frémit et bruisse tel un batteur frottant les balais sur ses cymbales. Ce signal s'accompagne des frissons du feuillage. Le tempo s'accélère, les branches grincent. Le vent forçit, les troncs craquent. Que lui racontent ces pages de musique dans leur langue universelle ? Il la connaît, il la maîtrise.

Quittant son poste d'observation, il se dirige vers la dune. Il sait que de l'autre côté s'y trouve une autre ambiance. Il commence à percevoir un léger roulement de tambour, dont le volume

augmente à mesure qu'il approche du sommet, quand soudain, l'océan tumultueux, à perte de vue, le saisit. Vision éblouissante.

Le soleil émerge de l'horizon dans le fracas assourdissant des vagues. La marée a laissé quelques débris de coquillages. Enfant, vivant à La Côte-Saint-André, il ne connaissait pas la mer. Qu'imaginait-il en collant à son oreille la porcelaine¹ rapportée des îles par ses parents ? Thème inlassablement répété, entre vent et déferlements.

Les bourrasques forcissent. La plainte grandit. L'homme ferme les yeux. Les éléments lui parlent. La mélodie change de registre et devient lyrique. Ils y sont tous, chacun leur tour. Les timbales produisent leur martèlement insistant, les instruments à cordes déroulent leur marche sombre et farouche, les vents accompagnent plaintivement le héros désespéré.

Au loin, l'orage gronde. Le ciel lance sa colère.

L'homme rentre chez lui. Son cœur vibre. Il la tient sa symphonie. Elle sera Fantastique !

¹Coquillage des mers chaudes

THE SIXTH STATION

Au grincement de porte qui rompit le silence qu'elle savourait, elle ouvrit les yeux avec regret. Quel paradoxe, pensa-t-elle, pour une professeure de musique : prendre du plaisir dans l'absence de sons !

Le supplice auditif que venaient de lui faire subir les candidats successifs changeait assurément la donne : ses tympans arrivaient clairement à saturation.

En entrant dans sa 4^{ème} heure d'audition des moins de 8 ans, elle avait eu du mal à ne pas fuir ce défilé sans saveur. Et bien qu'ayant déjà subi une belle brochette d'apprenants appliqués dont les parents brulaient d'ambition musicale, elle savait que l'après-midi n'était pas terminée.

Elle jeta un coup d'œil distrait au listing.

Oscar, 7 ans.

Elle ne l'avait jamais eu dans ses cours de piano, mais son charmant collègue Benoit lui avait déjà soufflé un mot sur ce garçon.

« *Il n'est pas pareil.* » avait-il simplement dit, semblant incapable de pouvoir argumenter plus précisément. Cela l'étonnait d'autant plus quand on connaissait la capacité de Benoit à broder sur des sujets qui n'en valaient pas la peine...

Elle leva les yeux sur la petite silhouette gracile qui restait figée dans l'entrebâillement de la porte.

Cette fois-ci, point de raie soigneusement peignée et nulle chemise Jacadi dont le col gratte ... Les cheveux décoiffés d'Oscar et son t-shirt délavé lui donnaient au moins l'avantage de ressembler à un vrai enfant.

Il ne bougeait pas.

« *Mais enfin, entre !* » dit-elle, presque agacée. Le garçon s'approcha dans un mouvement discret mais rapide.

Elle guetta l'arrivée de *parents-espions* derrière lui, mais aucune ombre ne lui faisait suite. Cela l'intrigua. Jamais aucun candidat n'était venu sans sa cour, surtout si jeune. Elle vérifia tout de même dans le couloir. Il était vide et silencieux.

« *Tu es tout seul ?* » demanda-t-elle à la gravure de manga à la mèche désordonnée.

Il baissa la tête dans un souffle, ne jugeant pas opportun de lui répondre. Silence monumental.

Ses longs cils d'enfant ne se soulevèrent de ses yeux dorés que pour lorgner discrètement sur le piano qui trônait dans la pièce.

Elle referma la porte doucement sur cette absence de famille. Là où justement celle des autres l'avait irrité, elle était presque désolée pour lui qu'il n'y ait personne. Elle se reprit rapidement et lui demanda d'aller s'installer.

Pour la énième fois de la journée, elle s'entendit dire machinalement : « *Alors, que vas-tu jouer ?* »

Elle ne put s'empêcher de sourire dans le vide. Sans savoir pourquoi, elle s'attendait déjà à ne pas entendre Beethoven, Bach ou Mozart ...

Alors qu'elle passait dans sa tête en revue les variantes originales qu'il pourrait bien lui proposer, il prit le temps de s'asseoir et lui fit face calmement.

Avec une attitude désinvolte et une prononciation étonnante pour son âge, il asséna un rapide « *Sixth Station. C'est composé par Joe Hisaichi. Vous connaissez ?* ».

Eclair de malice dans ses yeux de miel.

Elle ne répondit pas tout de suite, mais pardi qu'elle le connaissait !

Ce compositeur japonais avait bercé toute une génération d'animés et notamment tous les célèbres Miyazaki. La mélancolie de ses compositions était une évidence d'accord avec le petit être qui se tenait droit comme un i sur le tabouret.

Elle se contenta d'un « *Je connais, oui. Tu peux commencer* ».

La petite main gracile se souleva légèrement au-dessus du clavier et resta là, comme suspendue dans le vide.

Mouvement de mèche. Silence.

Soudain, il replaqua presque rageusement sa main contre sa cuisse, puis se retourna vers elle.

« *Vous pourriez pas un peu ouvrir le rideau s'il vous plait ? Là je vois mal les couleurs, il fait trop sombre.* »

La petite voix était autoritaire mais les yeux caramel imploraient, avec douceur, aux frontières du débordement d'émotion.

Elle se leva sans avoir réellement compris pourquoi, et s'exécuta en ouvrant d'un coup sec les rideaux lourds. La lumière de la baie vitrée inonda alors la pièce et des poussières minuscules virevoltèrent dans des reflets insolents autour de la petite mèche.

D'une gracile rotation, le jeune Oscar se replaça, petite main levée face au piano.

Elle se répéta alors le « *Je vois mal les couleurs* » ...

Bien sûr, elle avait déjà entendu parler de ces *synesthètes* qui auraient certains sens décuplés, notamment en associant des couleurs à des sons, ou bien même des chiffres. Leur

hypersensibilité les rendait soi-disant capables de traduire autrement, de percevoir différemment. Mais elle n'y croyait pas ... *foutaises de psy* se retint-elle de murmurer.

La petite main suspendue attaqua enfin les touches du piano, dans un premier mouvement régulier et presque contenu.

Puis les notes filèrent, comme une respiration innocente qui s'accélère. Elle ne put fermer les yeux comme à son habitude, elle fixait attentivement les mains dansantes du personnage de manga.

Le morceau était admirablement choisi, il était aussi mystérieux, solaire, et triste que le petit pianiste.

Les notes virevoltaient malgré tout comme une matinée ensoleillée : teintées de rose, de vert, et d'un blanc immaculé. Il jouait magnifiquement bien, avec une justesse et un sentiment d'infini qui ne pouvaient que forcer l'admiration.

La mesure était d'une pureté telle qu'elle pouvait presque sentir l'air frais du mont Fuji emplir ses poumons. Il n'y avait pas à dire, Hisaichi savait y faire pour poser une mélancolie asiatique avec précision !

Mais juste là, devant ses yeux experts, elle reconnaissait que le petit Oscar incarnait l'envolée de la mélodie comme personne.

Toute occupée qu'elle était à se demander quelle succession de couleurs pouvait bien défiler devant ses yeux d'enfant, elle ne remarqua pas tout de suite qu'Oscar n'était plus vraiment là, avec elle, derrière des rideaux poussiéreux.

Emporté par l'explosion de sa palette d'émotions, il était ailleurs ...

Il était immobile et seul sur ce quai de la *sixième station*, et il regardait un train emporter sa mère.

La délicatesse des fleurs de cerisiers ne pourrait rien à son chagrin. Les croches aigues de sa main droite ne suffiraient pas non plus, dans leurs petits sanglots d'un bleu profond, à retenir son insouciance envolée.

De lourdes notes assombrissaient déjà le ciel japonais, et les pauses devenaient déchirantes pour lui.

Elle, elle regardait le prodige. Elle entendait la perfection musicale.

Lui était simplement submergé par ces teintes assaillantes qui jaillissaient de son cœur, au moment même où ses petits doigts agiles galopaient sur le clavier. Des larmes roulaient sur ses joues, mais il continuait à faire danser ses couleurs. Il regardait courageusement au loin, au-devant de l'absence, sachant pertinemment qu'il lui faudrait continuer à jouer la partition. Même sans elle. Même tout seul. Et pour toujours.

En cette fin de journée sur ce quai, comme devant son piano, toutes les couleurs du monde ne pouvaient combler ce vide qu'il revivait encore une fois, et il le savait. Une forme de résignation magnifique s'élevait de ce moment.

Stoïque, sa frêle poitrine se soulevait dans les nombreux soupirs du morceau, dans l'attente que les notes sombres soient relevées par des plus claires.

De son côté, elle reconnaissait que sa présence discrète s'exprimait parfaitement dans cette musique. Puissance et légèreté. Pureté et mélancolie. Ici et ailleurs ...

Elle ferma enfin les yeux, sachant que ce morceau était aussi court qu'intense.

Et c'est enfin qu'elle le vit, là-bas ... lui, si fragile et si fort, avec sa mèche au vent frais des monts japonais. Il se tenait debout tout seul, le regard perdu au loin sur ce quai vide, ne lâchant pas des yeux ce dernier wagon qui emportait le peu d'insouciance qu'il avait eue un jour.

Dans le ciel de cette gare de province, elle vit enfin apparaître elle aussi les cents couleurs que la petite âme laissait s'échapper, dans un feu d'artifice de notes délicates. Alors, elle attendit là, avec lui, que le train disparaisse totalement. Elle ne voulait plus qu'il soit seul.

Tandis que les petites mains déployaient les toutes dernières mesures au piano, elle vit comme lui les volutes grises des wagons s'évanouir au loin.

La note finale, cristalline, garda son cœur suspendu dans un resserrement douloureux. C'est alors qu'il se retourna sur le quai, et qu'il lui offrit un sourire fragile.

C'était tout. Le morceau était terminé.

Elle ouvrit les yeux, laissant à regret les couleurs s'estomper et des larmes couler sur ses joues.

Oscar se tenait déjà debout devant elle, les mains dans ses poches et ses grands yeux dorés brillants sous la mèche.

« *Merci* », dit-il simplement dans un murmure.

Il sortit ensuite de la pièce comme il y était entré, dans un souffle doux, laissant en elle un vide immense.

Et cette fois-ci, le silence lui fut insupportable.

HORS COMPETITION

PIANO SOLO

Au commencement, était le Verbe, la Parole, le Logos, le chant de l'homme à travers les âges.

« Non, ça ne va pas du tout ! Pourquoi pas, tant que j'y suis : Au commencement était la page blanche »? »

Cela fait plusieurs jours que Jean-Jacques essaie d'amorcer un texte dont le thème imposé par la revue est « En musique ». Il a l'impression qu'on le force à danser, alors qu'il déteste ça. Pourtant, Jean-Jacques est un mélomane averti, passionné.

Justement, il aime trop la musique pour en parler. Il est pigiste, il travaille pour une revue généraliste, et c'est la première fois qu'il est bloqué pour un article. Évoquer son adoration de Kathleen Ferrier, la contralto anglaise qui, alors qu'elle souffrait le martyr, enregistra en 1952, avec le Wiener Philharmoniker dirigé par Bruno Walter, une version inégalée du Chant de la Terre de Gustav Mahler, ou bien faire partager le frémissement qu'il ressent à chaque écoute de Pablo Casals interprétant les Suites de Bach, il peut. Pleurer en écoutant l'Ave Maria de Schubert chanté par Jessie Norman, il peut aussi.

Par contre, écrire un récit, une histoire, une fiction sur la musique lui semble impossible. La musique se suffit à elle-même, se dit-il en éteignant son ordinateur, je vais écouter les Variations Goldberg interprétées par Murray Perahia, puis je ferai une ultime tentative d'écriture « en musique ».

Dès les premières notes, sa contrariété s'estompe. Jean-Jacques en vient à oublier l'article qu'il doit rédiger. Il s'immerge dans cette musique qu'il rechigne à restreindre en la couchant sur le papier. Juste à la fin de l'Aria introductive, au moment crucial où va se déployer la première variation, Jean-Jacques se réveille en sursaut. C'est la première fois qu'il s'endort en écoutant de la musique. D'ordinaire, quand il sent les prémices d'un assoupissement, il éteint sa chaîne hi-fi, de crainte de commettre un sacrilège. La musique n'est pas un soporifique, considère-t-il, ni une ambiance sonore accompagnant quelque

activité. Il a peut-être raison, mais il est tellement rigoureux que petit à petit, son écoute se sclérose et s'appauvrit en émotions.

Pendant les quelques secondes de son sommeil, Jean-Jacques a rêvé. Cela lui revient peu à peu, avec la précision d'un souvenir, ou d'une réminiscence. Dans le silence de son salon, il déambule et se souvient.

Une petite fille d'environ huit ans mime des arpèges sur une grande table en châtaignier. Je sais que le bois est du châtaignier, que c'est une vieille table fabriquée en Ardèche. Je me tiens debout derrière elle, à environ trois mètres. Je vois ses longs cheveux bruns, ses épaules qui laissent apparaître un pull bleu marine, et je vois parfaitement ses deux mains, comme si j'étais simultanément à ses côtés - du côté gauche précisément - et derrière elle.

Ce rêve porte une puissance de pénétration inouïe, le pigiste sent une torpeur le gagner, il s'approche d'un fauteuil.

Je suis toujours derrière la fillette, mais je ne vois plus ses mains. A la place de la table se trouve un piano droit. J'entends les arpèges ascendants et descendants, d'abord lents, puis de plus en plus rapides, joués à la perfection, qui se terminent par une suite d'accords majeurs. Le son du piano est extraordinaire. Le silence qui suit semble irréel.

Jean-Jacques se réveille en sursaut. Il se lève aussitôt de l'un des deux fauteuils du salon. Il s'est assis et endormi sans s'en rendre compte, absorbé par la contemplation des bribes de son rêve. Il se dirige vers la salle de bains, se passe de l'eau fraîche sur le visage, s'essuie soigneusement, puis retourne dans son bureau, allume l'ordinateur, relit le début de son article, supprime tout d'un clic libérateur et commence à écrire.

« La mère de Marie prépare un gratin dauphinois, le plat préféré de sa fille, qui sera accompagné d'une bonne salade du potager. Quant au dessert, c'est le père qui ira le chercher.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marie, elle fête ses huit ans avec ses parents et son frère François, qui va bientôt avoir quatre ans, l'âge qu'avait Marie quand elle commença l'étude du piano, avec un professeur particulier.

Le père a demandé expressément à sa femme et aux deux enfants de monter dans la chambre de Marie à 11h30, et de n'en point sortir avant son signal.

Mystère, surprise, impatience.

À midi pile, le père monte les escaliers, s'arrête à mi-chemin, appelle sa famille. Marie apparaît, descend à la rencontre de son père qui lui sourit et lui fait signe de descendre la première. Elle pousse un cri de surprise et de joie en voyant le piano. »

Jean-Jacques se lève, sans même relire ces lignes écrites d'un jet. Il sait que c'est mauvais, que son récit, à peine commencé, va droit dans une impasse.

Il s'étire consciencieusement avant d'aller se préparer une salade de tomates et des raviolis au fromage. Il dîne tranquillement, puis nettoie et range sa cuisine avant d'aller s'installer au salon pour écouter la sonate pour piano N° 21 de Beethoven interprétée par Claudio Arrau, lors de son récital à Bonn en 1977 ; c'est pour Jean-Jacques la meilleure version jamais enregistrée de la « Waldstein ».

Il écoute, les yeux fermés, les doigts croisés, immobile. Juste avant la fin, il se lève et se prépare à couper le son juste après la dernière note, avant ces affreux applaudissements, qu'il trouve inconvenants. Jean-Jacques est un maniaque, hormis ce qu'il nomme la vraie musique, il ne supporte que le silence. La vraie musique, selon lui, commence avec Monteverdi et s'arrête avec Schubert. Ni Brahms, ni même Schumann, ne trouvent place dans le répertoire du puriste. Il s'est enfermé dans une coquille, il écoute cérémonieusement des chefs-d'œuvre - mais il est triste. Jean-Jacques remet le vinyle à sa place et va se coucher... pour s'endormir aussitôt.

La petite fille joue merveilleusement bien. Je suis derrière elle, tout en voyant ses mains qui, avec une agilité admirable, exécute le prestissimo final de la sonate «Waldstein», puis enchaîne sur une pièce pour piano, très belle - mais que je ne connais pas, qui contient des accords presque discordants qui me troublent, un rythme lent et envoûtant qui me trouble encore plus et cela dure, la très jeune pianiste varie les thèmes, semble improviser parfois autour d'une simple phrase, et cela dure, c'est beau.

Je sens les larmes s'écouler librement sur mon visage. La dernière pièce se termine par une suite d'accords surprenants malgré l'harmonie qui s'en dégage.

Vient le silence.

La fillette se tourne vers moi en faisant pivoter son tabouret, je découvre son visage délicat, ses yeux marrons qui me fixent d'un air grave. J'ai l'impression qu'elle lit dans mes pensées, scrute la moindre de mes émotions. Ses yeux me sourient avant que ses lèvres s'ouvrent en un large sourire, et c'est à mon tour de lire dans ses pensées. Elle me dit qu'elle s'appelle Marie, qu'elle vient de jouer une suite de ballades issues du répertoire jazzistique, de célèbres standards, mais aussi des compositions du pianiste Bill Evans. Elle me promet de me visiter régulièrement dans mes rêves afin de me faire découvrir d'autres musiques, toutes sortes de musiques.

Marie s'est donné pour mission de briser le carcan qui m'empêche de jouir de ces musiques.

Le pigiste se réveille tôt, en pleine forme. Physiquement, c'est comme s'il avait rajeuni de dix ans, et mentalement il se sent plus frais, moins tendu que d'habitude. Il se lève aussitôt, et son rêve revient, par vagues désordonnées, le visage d'une fillette qui sourit, quelques accords de piano, de gracieuse petites mains sur un clavier. Tout s'estompe soudain. Il se prépare, comme chaque matin. Pendant qu'il boit lentement son café, une musique qui ne lui est pas inconnue sans qu'il puisse précisément la reconnaître résonne dans son cerveau, ses oreilles, dans tout son corps, c'est très agréable, mais tout cela disparaît, et lui manque. Il termine son café, puis, laissant tout en plan, se précipite vers son bureau, allume l'ordinateur, ouvre ses documents, doute un instant, et retrouve Marie !

« Marie reste sur les dernières marches de l'escalier, silencieuse. Elle se tourne vers son père qui d'un signe l'encourage à s'approcher du piano, soulever le pupitre, soulever le feutre qui recouvre le clavier, s'asseoir et jouer. Elle a huit ans et elle sait qu'elle jouera du piano toute sa vie, comme dans un rêve. »

Une heure plus tard, Jean-Jacques a terminé son article, l'envoie au rédacteur en chef sans même le relire, enfile son manteau et sort acheter chez son disquaire quelques disques de Bill Evans.

Tout le reste n'est que musique !



REMISE DU PRIX

LE MERCREDI 22 SEPTEMBRE

à 18H30

À LA BIBLIOTHÈQUE

MUNICIPALE